

**Françoise Blum, Pierre Guidi et Ophélie Rillon (dir.), *Étudiants africains en mouvement : contribution à une histoire des années 1968*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, 366 p.**

Anton Tarradellas

---

Citer cet article : Tarradellas Anton (2021), « Françoise Blum, Pierre Guidi et Ophélie Rillon (dir.) - *Étudiants africains en mouvement : contribution à une histoire des années 1968* », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne. URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/crtarradellas>

Mise en ligne : 7 janvier 2021

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2021.e310>

---

À partir du milieu des années 2000, un regain d'intérêt de la part des historiens pour les révoltes étudiantes des années 1960 a conduit à un renouveau historiographique sur ce que l'on commençait à appeler les « années 1968 ». Ce renouveau fut inspiré par le « tournant global », qui agitait encore fortement les sciences sociales et qui permit de rendre compte de l'ampleur quasiment planétaire des contestations étudiantes<sup>1</sup>. Pourtant, dans les très nombreuses publications produites alors, l'Afrique avait été presque totalement oubliée. Cet oubli est enfin réparé avec la publication d'*Étudiants africains en mouvement. Contribution à une histoire des années 1968*, sous la direction de Françoise Blum, Pierre Guidi et Ophélie Rillon.

L'idée de ce livre a émergé au cours d'un séminaire donné par Françoise Blum en 2008 et se concrétisa à la suite d'un colloque tenu au centre Panthéon-Sorbonne en 2014. Le résultat de ces « expériences collectives » (p. 17) se compose de seize contributions reposant sur des sources très variées qui témoignent du fort potentiel archivistique de l'étude de l'Afrique contemporaine<sup>2</sup>. Les auteurs s'appuient en effet aussi bien sur les archives des ex-puissances coloniales, des gouvernements africains, des associations étudiantes, des universités, des centres culturels, des organisations internationales et sur des témoignages récoltés auprès des acteurs de l'époque. L'ouvrage dans son ensemble est à la fois agréable à lire et très complet – agrémenté de nombreuses photographies, de tableaux statistiques et d'une riche bibliographie.

---

<sup>1</sup> Parmi la très riche littérature sur « les années 1968 », citons : Dreyfus-Armand Geneviève, Franck Robert, Lévy Marie-Françoise et Zancarini-Fournel Michelle (dir.) (2000), *Les années 1968. Le temps de la contestation*, Paris, Bruxelles, IHTP/CNRS/Complexe ; Kurlansky, Mark (2004), *1968: The Year That Rocked the World*, New York, Ballantine Books ; Horn Gerd-Rainer (2006), *The Spirit of '68. Rebellion in Western Europe and North America, 1956-1976*, Oxford, Oxford University Press ; Artières Philippe et Zancarini-Fournel Michèle (2008), *68, une histoire collective (1962-1981)*, Paris, La Découverte ; Faure Justine et Rolland Denis (2009), *1968 hors de France. Histoire et constructions historiographiques*, Paris, L'Harmattan ; Dramé Patrick et Lamarre Jean (dir.) (2009), *1968. Des sociétés en crise : une perspective globale/Societies in Crisis: A Global Perspective*, Laval, Presses de l'université de Laval ; Christiansen Samantha et Scarlett Zachary A. (2013), *The Third World in the Global 60s*, New York, Oxford, Berghahn Books ; Bantigny Ludivine, Gobille Boris et Palieraki Eugénia (dir.) (2017), Dossier « Les « années 1968 » : circulations révolutionnaires », *Monde(s)*, 11.

<sup>2</sup> Faute de place, toutes les contributions de l'ouvrage ne pourront être présentées dans ce compte-rendu.



Comme le précise l'introduction, l'objectif du livre est « d'inscrire les mouvements étudiants africains dans la perspective globale des années 1968 » en offrant « un panorama sur les révoltes africaines, [...] ou pour mieux dire en les reconsidérant à partir de l'Afrique » (p. 19). Le résultat est à la hauteur de cette ambition, puisque *étudiants africains en mouvement* apporte des éléments nouveaux à l'étude du phénomène des « années 1968 ». Tout d'abord, en documentant le rôle très important joué par les jeunes Africains au tournant des indépendances, le livre permet d'enrichir la compréhension de l'émergence de ce corps social et politique que fut la « jeunesse » des années 1960. Ensuite, il met au devant de la scène la dynamique tiers-mondiste du courant de contestations des années 1960, qui a fortement nourri la rhétorique des étudiants européens et américains. Enfin, les révoltes africaines permettent de repenser la chronologie des « années 1968 », puisqu'en Afrique les mouvements étudiants et leurs répercussions se sont faits sentir jusque dans les années 1980.

Pour toutes ces raisons, *Étudiants africains en mouvement* est un ouvrage indispensable aux historiens, enseignants et étudiants qui s'intéressent à l'histoire des « années 1968 ». Mais il l'est aussi pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Afrique, car à travers les parcours des étudiants africains « en mouvement », ce livre est une tentative rafraichissante pour éclairer l'histoire contemporaine du continent dans sa dimension transnationale. La diversité des groupes d'étudiants analysés et de leurs modes d'actions politiques ainsi que les différentes réponses que leurs ont opposées leurs dirigeants révèlent les nombreux rapports de forces qui ont traversé les sociétés africaines postcoloniales et la multiplicité des possibles qui s'offraient alors aux Africains. De cette façon, *Étudiants africains en mouvement* permet de documenter les trajectoires historiques des décolonisations africaines dans leur complexité, en évitant les écueils d'une lecture téléologique qui ne voit dans l'Afrique qu'un continent condamné à l'échec du sous-développement après la victoire des indépendances.

La première partie du livre s'intéresse au rôle joué par les étudiants dans la « fabrique de la nation ». Plus encore qu'en Europe ou en Amérique, les étudiants africains occupaient une place de premier plan dans le paysage politique des années 1960. En effet, la croissance de la scolarisation depuis les années 1950 avait eu pour résultat la constitution d'un groupe social composé de jeunes scolaires et étudiants qui partageait « un esprit de corps » (p. 21) et dont certains éléments constituèrent les forces vives des combats anticoloniaux. La composition de ce groupe était particulièrement variée, puisqu'il y avait encore très peu d'universités en Afrique et que les étudiants dont il est question provenaient aussi des écoles secondaires et des instituts d'enseignements techniques et professionnels (p. 214).

Après le départ des puissances coloniales, de nombreux dirigeants africains misèrent sur ces jeunes qu'ils présentaient comme « porteurs de l'avenir de la nation » (p. 20). Mais les étudiants ne se laissèrent pas facilement étiqueter et estimaient pouvoir proposer leurs propres projets de société. Jouissant d'une certaine autonomie et profitant de connexions transnationales qui avaient aiguisé leur sens critique, les étudiants n'hésitèrent pas à se confronter au pouvoir. Ils participèrent ainsi à « la construction de nouvelles nations en un complexe laboratoire expérimental » (p. 19), en réussissant parfois à imposer leurs vues ou en négociant avec le pouvoir. Au Congo-Brazzaville, les étudiants jouèrent un rôle décisif dans le renversement de Fulbert Youlou en 1963 (Swagler et Kiriakou) et en Algérie, Houari Boumédiène négocia avec la jeunesse pour tenter de la rallier à son projet politique (Rahal).

Ailleurs, les réactions du pouvoir furent nettement moins conciliantes : les contestations furent violemment réprimées et de nombreux étudiants furent emprisonnés et parfois même exécutés. L'histoire des « années 1968 » africaines met alors en lumière les dérives autoritaires des dirigeants et la reproduction des logiques de domination héritées de l'époque coloniale. Face aux revendications syndicales des enseignants soutenus par leurs élèves, le président guinéen Sékou Touré estimait ainsi être victime d'un « complot » mené par des propagateurs de la « subversion extérieure » (p. 47). En égypte, Nasser accusa les étudiants qui manifestaient contre le pouvoir de mettre en péril la « lutte nationale » contre Israël (p. 88). Au Sénégal et en Côte d'Ivoire, les dirigeants n'hésitaient pas à accuser les étudiants étrangers - en particulier les Nigériens, Maliens et Dahoméens qui fréquentaient les deux seules universités francophones d'Afrique de l'Ouest à Dakar et Abidjan - d'être une « menace à l'ordre public » (p. 175). Parfois, la confrontation prit une tournure plus violente, comme en Ouganda et au Niger où certains étudiants s'engagèrent dans la lutte armée (Bernard ; van Walraven).

La deuxième partie du livre s'intéresse plus particulièrement aux moyens mis en œuvre par les étudiants pour « transformer la société, imaginer l'école, réinventer les luttes ». L'analyse des mouvements étudiants permet ici de « donner accès à des révoltes souvent plurielles » (p. 20). La contestation commençait bien souvent dans le cadre scolaire et universitaire : elle s'exerçait contre un enseignant jugé trop autoritaire, la baisse du nombre de bourses d'étude ou revendiquait l'africanisation des enseignements et l'ouverture de nouvelles universités. Puis, face à l'inaction de la direction ou la répression du gouvernement, la lutte se politisait et rejoignait ou agrégeait d'autres acteurs (ouvriers, paysans, chômeurs). C'est ainsi qu'en Tunisie, la lutte s'est aussi organisée dans les ciné-clubs (Corriou) et a été à la base de la création de plusieurs associations de défense des Droits de l'homme (Hendrickson). Au Niger, c'est la politique « néocoloniale » de la France qui fut prise pour cible par les étudiants : en 1972, des élèves distribuèrent des tracts anticolonialistes à l'occasion de la visite du Premier ministre Georges Pompidou, qui fut même la cible d'un jet de tomate (p. 183).

Une autre revendication exprimée était celle qui concernait le droit des femmes à prendre part aux luttes politiques. Certes, comme l'explique Ramata Dia, élève au Lycée de Badalabougou au Mali en 1979 : « Il n'y avait pas beaucoup de filles (dans l'Union nationale des élèves et étudiants du Mali) pour la simple raison qu'il n'y avait pas beaucoup de filles scolarisées » (p. 220). Mais cela n'empêcha pas que les mouvements étudiants d'alors furent des lieux où « la timide émergence d'une identité collective féminine » se fit jour (p. 227). Il aurait été cependant pertinent de pousser l'étude de la problématique du genre des contestations africaines dans sa composante masculine. Car en tant que « mouvement social à hégémonie masculine » (p. 229), le mouvement étudiant fonctionnait aussi comme une fabrique de la masculinité postcoloniale<sup>3</sup>.

Les contestations émergeaient parfois en réaction à des événements extérieurs, comme lors des manifestations contre la guerre des Six jours en Tunisie (Hendrickson) et en Algérie (Rahal). La Guerre Froide était également omniprésente : elle fut mise à profit aussi bien par les étudiants qui voulaient bénéficier des bourses d'études soviétiques (Katsakioris ; van Walraven) que par leurs dirigeants qui les accusaient d'être des agents de Moscou (Pauthier).

---

<sup>3</sup> Voir à ce sujet : Lindsay Lisa A. et Miescher Stephan F. (dir.) (2003), *Men and masculinities in modern Africa*, Portsmouth, Heinemann.

Cette interaction du global et du local fut particulièrement forte en éthiopie : les étudiants partis se former à l'étranger, et qui y avaient acquis une conscience militante, diffusaient ensuite leurs idées dans les campagnes éthiopiennes lorsqu'ils devenaient enseignants ou faisaient leur service civil obligatoire. C'est ainsi que « les luttes étudiantes menées à l'échelle du monde se prolongeaient jusque dans cette périphérie éthiopienne sous forme de réverbération » (p. 261).

La dernière partie de l'ouvrage porte sur les diasporas étudiantes. À travers l'histoire de la Fédération des étudiants d'Afrique Noire en France au moment des indépendances (Blum) et celle des étudiants partis se former dans les pays de l'Est (van Walraven ; Katsakioris), on comprend combien l'expérience des séjours à l'étranger fut un moment de prise de conscience politique pour la jeunesse africaine. Cette politisation se fit d'abord sous le signe du panafricanisme, les campus français et surtout soviétiques mettant en relation des étudiants de presque tout le continent qui partageaient leurs expériences et leurs stratégies militantes. Le marxisme dans toutes ses tendances - « la langue politique de ces années-là » (p. 15) - eut aussi un puissant pouvoir de mobilisation et catapulta de modestes initiatives locales dans des « mouvements de gauche et d'extrême gauche qui se mondialis[ai]ent alors » (p. 267).

Ces trois dernières contributions mettent l'accent sur les mouvements étudiants et les révoltes africaines dans leurs dimensions transnationales et globales. En cela elles suivent l'objectif initial de l'ouvrage annoncé dans l'introduction. A contrario, on pourra regretter que la plupart des autres contributions se limitent à l'étude de cas nationaux. Cela ne permet pas d'appréhender clairement les circulations et transferts qui se sont exercés par-delà les frontières et qui ont pourtant joué un rôle essentiel dans l'explosion et la propagation des événements des « années 1968 ». Par ailleurs, on pourra regretter également le caractère très francophone du corpus étudié, puisque douze des seize contributions portent sur d'anciennes colonies françaises. Il y a pourtant tout lieu de penser que les « années 1968 » africaines ont été le produit de circulations et de transferts entre les aires anglophone, francophone, arabophone et lusophone d'Afrique et de la diaspora. C'est en tout cas ce que semble suggérer la mobilisation de 400 étudiants africains en URSS à la suite de la mort de l'un d'entre eux en décembre 1963 et qui semblaient alors partager la même « grammaire mondiale de la révolte » (p. 27 et 307)<sup>4</sup>.

*Anton Tarradellas*

*Département d'histoire, Université de Genève (Suisse)*

---

<sup>4</sup> On pourra utilement compléter l'histoire des contestations présentée dans *Étudiants africains en mouvement* par la lecture du numéro de la revue *Africa* coordonné par Dan Hodgkinson et Luke Melchiorre et intitulé « Student Activism in an Era of Decolonization » paru en janvier 2019.

## Bibliographie

ARTIÈRES Philippe et ZANCARINI-FOURNEL Michèle (2008), *68, une histoire collective (1962-1981)*, Paris, La Découverte.

BANTIGNY Ludivine, GOBILLE Boris et PALIERAKI Eugénia (dir.) (2017), Dossier « Les « années 1968 » : circulations révolutionnaires », *Monde(s)*, 11.

CHRISTIANSEN Samantha et SCARLETT Zachary A. (2013), *The Third World in the Global 60s*, New York, Oxford, Berghahn Books

DRAMÉ Patrick et LAMARRE Jean (dir.) (2009), 1968. *Des sociétés en crise : une perspective globale/Societies in Crisis: A Global Perspective*, Laval, Presses de l'université de Laval.

DREYFUS-ARMAND Geneviève, FRANCK Robert, LÉVY Marie-Françoise et ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.) (2000), *Les années 1968. Le temps de la contestation*, Paris, Bruxelles, IHTP/CNRS/Complexe.

FAURE Justine et ROLLAND Denis (2009), *1968 hors de France. Histoire et constructions historiographiques*, Paris, L'Harmattan.

HODGKINSON Dan et MELCHIORRE Luke (dir.) (2019), Dossier « Student Activism in an Era of Decolonization », *Africa*, 89(1).

HORN Gerd-Rainer (2006), *The Spirit of '68. Rebellion in Western Europe and North America, 1956-1976*, Oxford, Oxford University Press.

KURLANSKY Mark (2004), *1968: The Year That Rocked the World*, New York, Ballantine Books.

LINDSAY Lisa A. et MIESCHER Stephan F. (dir.) (2003), *Men and masculinities in modern Africa*, Portsmouth, Heinemann.